

À travers la cartographie occidentale de la péninsule indochinoise (XVI^e - XIX^e siècles).

Un panorama de l'intégration du royaume du Cambodge dans le processus historique occidental d'ordonnement du monde

Nasir ABDOUL-CARIME

1

À maître Jacques

Cet exercice de déambulation temporelle à travers plusieurs types de représentations spatiales occidentales en deux dimensions (cartes marines ou portulans, mappemondes, cartes régionales extraites d'un atlas), axées sur la basse vallée du Mékong ou, en termes historiques, sur le royaume du Cambodge, offre un angle de lecture inédit pour mesurer le degré d'interaction entre le pays khmer et les Occidentaux sur la longue durée. Tel un sismogramme historique, l'interprétation de ces cartes qui, rappelons-le, sont conçues au rythme du retour des bateaux à voile dans leur port d'attache, peut contribuer à éclairer le dynamisme des « découvertes européennes » dans cette partie extrême-orientale de l'océan Indien ainsi que l'état des connaissances géographiques de ces nouveaux acteurs sur la zone durant quatre siècles, en fonction des engagements militaires, diplomatiques, économiques, voire religieux.

En nous appuyant sur les travaux de spécialistes en cartographie historique et d'historiens du Cambodge post-angkorien (cf. la partie bibliographique), nous proposons ainsi aux internautes de l'AEFEK quelques jalons géo-historiques pour mieux appréhender ce défilement cartographique numérisé [**voir les cartes**] qui débute au XVI^e siècle pour finir au XIX^e siècle. Rappelons-en les grandes lignes :

1. En 1488, les Portugais atteignent le « cap de Bonne-Espérance » situé dans la partie méridionale du continent africain, prélude au basculement des prochaines expéditions dans l'océan Indien, avec comme objectif la recherche des voies maritimes vers le sous-continent indien.
2. En 1498, la flotte de Vasco de Gama atteint les côtes occidentales du subcontinent indien. Dans les années qui suivent, l'exploitation des relevés maritimes effectués à bord de la flotte, sans oublier les informations recueillies auprès des navigateurs traditionnels de la côte de Malabar (pilotes locaux mais aussi capitaines de navire d'origine arabe ou malaise), offrent à la *Casa da India*, une institution récemment créée par le pouvoir royal portugais pour gérer la navigation et le commerce avec l'Orient, une première cartographie globale du « terrain » de l'océan Indien. Ainsi, le planisphère dit « de Cantino » du nom d'Alberto Cantino, un représentant et un espion du duc de Ferrare, sorti clandestinement par ce dernier du Portugal pour l'apporter en Italie en 1502, souligne les contours orientaux plus réalistes du continent africain, reporte pour la première fois sur une carte le subcontinent indien sous la forme d'un triangle bien affirmé, avec l'île de « Seillan » au sud-est. Quant à la partie orientale de l'océan Indien, elle reste totalement dépendante des sources locales. On remarque ainsi une énorme et curieuse péninsule de longueur équivalente à celle du

continent africain, avec sur sa partie occidentale, le toponyme de « Malaqua » flanqué, tout comme d'autres toponymes de cette longue langue de terre, d'un blason orné du croissant de lune ! Les Portugais prennent désormais conscience que la navigation plus à l'est les fera rencontrer une religion avec laquelle les puissances catholiques ibériques sont en conflit depuis plusieurs siècles, l'Islam. À ce stade, la péninsule indochinoise demeure une zone plus qu'hypothétique sur la carte. On remarque cependant à l'est de cette longue bande de terre un appendice avec un delta verdoyant avec une référence à « fulucadora » (du malais « Pu Lao Kundur / l'île aux courges », le « Poulo Candor » de la période coloniale française).

3. En se fixant solidement à Goa en 1510, puis à Malacca en péninsule malaise en 1511, les Portugais multiplient les reconnaissances côtières de la zone sudest-asiatique. À partir des années 1520, l'arrondi de la péninsule indochinoise commence à prendre forme. C'est pourtant le cartographe d'origine portugaise mais au service de la maison royale espagnole, Diego Ribero qui, en tant que « maître dans l'art de créer des cartes, des astrolabes, et autres instruments » de la *Casa de Contratación* (équivalent espagnol de la *Casa da India* pour ses possessions coloniales), fixe clairement le contour méridional de la péninsule indochinoise à partir des années 1525. On retrouve deux copies de son travail, l'une à la bibliothèque de Weimar (datée de 1527), l'autre à la bibliothèque vaticane (datée de 1529)¹. Pour les historiens du Cambodge, l'intérêt du travail de Ribero réside dans la première retranscription, depuis l'entrée des Occidentaux dans l'océan Indien, du toponyme « canboja » (sur la carte de 1527) et « camboja » (sur la carte de 1529).
4. Dans la deuxième partie du XVI^e siècle, comme le précise Jacques Népote : « *l'administration portugaise souhaite pénétrer et ouvrir l'intérieur de la région contrôlée par les Khmers ; partant, les premiers Missionnaires arrivent au Cambodge, près des princes, dans la capitale Longvaêk et de ce point d'observation central, ils peuvent désormais fournir, sur l'intérieur du pays des informations qui vont bientôt transparaître dans la cartographie.* »² Il est intéressant de souligner que les premières répercussions de cette présence portugaise sur la cartographie du Cambodge mettent sur le devant l'axe de pénétration de l'hinterland cambodgien, c'est-à-dire le fleuve Mékong. D'ailleurs, la carte de Ramusio de 1554 est la première à mentionner le fleuve « Mécon » avec une orographie détaillée (le royaume du Champa se situe de l'autre côté de la chaîne annamitique, et face au Siam, se trouve un groupe montagneux qui s'apparenterait à la chaîne des Cardamomes). Bernard Philippe Groslier rapproche judicieusement cette retranscription fluviale sur la carte de Ramusio des quelques lignes que l'homme de lettres de la cour royale portugaise et de la *Casa da India*, João de Barros (1446-1570), a consacrées au Mékong dans ses *Decadas da Asia* : un fleuve qui, né près de la Chine, forme un « vaste lac » (expressément noté « *lago* » sur la carte) avant de se jeter à la mer par de nombreuses bouches³. Faut-il y voir une référence au Tonlé Sap ?

Dans les décennies qui suivent, l'implication des Portugais dans les affaires du royaume khmer s'intensifie. De concert avec les Espagnols de Manille, les deux cours royales ibériques s'étant unies depuis 1580, ils interfèrent dans les affaires du royaume avec pour objectif une hypothétique

¹ Ces deux planisphères sont des copies d'un *Padrón real*, une mappemonde officielle et secrète utilisée comme modèle pour toutes les cartes présentes sur les navires espagnols durant le XVI^e siècle, qui est elle-même réajustée aux retours des vaisseaux suivant les nouvelles données géographiques connues. De fait, Diego Ribero bénéficiera pour son travail des relevés et notes géographiques rapportés par la circumnavigation autour du globe réalisée par l'équipage survivant de Magellan en 1522.

² Népote, Jacques, « Les Portugais, le Cambodge et la vallée du Mékong au XVI^e siècle, logique d'une découverte », *Péninsule*, n° 54, 2007, p. 19.

³ Groslier, Bernard Philippe, *Angkor et le Cambodge au XVI^e siècle d'après les sources portugaises et espagnoles*, Paris, Presses universitaires de France – Annales du musée Guimet, 1958, p. 147.

conversion du roi khmer au catholicisme, ou tout au moins une mainmise sur les courants d'échanges commerciaux qui descendent le long du Mékong depuis le Laos. Cette intervention, non plus à l'échelle d'initiatives privées (commerçants, missionnaires) mais à l'échelle d'une administration étatique expansionniste, se répercute sur les cartes ibériques. La géopolitique régionale, avec en arrière-fond les confrontations entre les puissances régionales, est ainsi observée et retranscrite. Prenons l'exemple du travail du cartographe portugais Fernão Vaz Dourado. En gardant toujours à l'esprit le temps de latence intervenant entre les faits observés depuis le terrain indochinois et l'élaboration de la carte en Occident, on constate que la carte de Fernão Vaz Dourado de 1571 souligne la place du Siam dans le concert des royautes péninsulaires. Pourtant, en 1569, les armées birmanes du roi Bayinnaung (ou royaume de Pegu pour les contemporains occidentaux) pillent la capitale siamoise Ayutthaya et vassalisent le royaume siamois durant plus d'une décennie. Cet événement historique sera répercuté sur sa carte de 1576, où seul deux royautes se font face en péninsule indochinoise, « Pegu » et « Camboia ». Une vingtaine d'années plus tard, les Siamois se ressaisissent et détruisent la cité royale des Khmers, Longvêk, et neutralisent pour ainsi dire la première tentative occidentale de mise sous protectorat du royaume du Cambodge. Les puissances ibériques sortent de l'histoire du Cambodge⁴ et leur école cartographique perd le monopole du renseignement sur le terrain de la basse vallée du Mékong.

5. Le XVII^e siècle ouvre un nouveau chapitre dans les relations khméro-occidentales, avec comme nouveaux acteurs des puissances marchandes de la mer du Nord, avec par ordre d'engagement la Compagnie néerlandaise des Indes orientales (initiales *V.O.C.* en néerlandais) et, dans une moindre mesure, la Compagnie britannique des Indes orientales (*East India Company*). En ce début de siècle marqué par un accroissement notable du commerce maritime transasiatique passant par l'Asie du Sud-Est, ces compagnies tentent de s'implanter dans les principaux centres d'échanges commerciaux maritimes et fluviaux de la péninsule indochinoise (Ayutthaya, Faifoo, Tourane, Phnom Penh)⁵. De fait, au Cambodge, la *V.O.C.* installe en 1620 son premier comptoir au nord de Phnom Penh, sur les rives du bras Tonlé Sap, près de la nouvelle capitale royale, Oudong. Une présence qui s'étirera sur plus d'une quarantaine d'années⁶ avant de voir les derniers représentants de la Compagnie réembarqués définitivement vers 1667⁷. Entre-temps, l'école de cartographie néerlandaise dont l'essor suit la montée en puissance de l'impérialisme économique de la *V.O.C.*

⁴ Cet échec cuisant est relaté dans les ouvrages d'histoire à travers les péripéties des aventuriers ibériques tels Blaz Ruiz et Diego Veloso. Cf. Groslier, B. P., *op.cit.*, pp. 34-55 et Mak, Phoeun, *Histoire du Cambodge de la fin du XVI^e siècle au début du XVIII^e siècle*, Paris, PEFEQ, 1995, pp. 47-91.

⁵ Il est à noter que jusqu'à la fin du XVII^e siècle, le royaume khmer demeure une zone de commerce de premier plan en péninsule indochinoise – et s'avère être un dangereux rival économique pour la cour siamoise d'Ayutthaya. Riz, peaux de buffles, cardamomes, gommés-guttés et autres produits attirent aussi bien des réseaux économiques commerciaux asiatiques (japonais, chinois et malais) qu'occidentaux (portugais, espagnol, hollandais, anglais, danois). Un marché d'autant plus attractif que, par sa situation géographique et par ses atouts en matière de voie navigable (le delta du Mékong s'ouvre sur la mer de Chine méridionale), le royaume khmer se positionne comme la voie d'écoulement naturelle des produits recherchés du royaume lao de Lan Xang (gommés-laques, benjoin, peaux de cerfs, défenses d'éléphants...) via le fleuve Mékong.

⁶ Un des témoignages les plus marquants de cette présence batave dans la région est le récit de voyage d'un des représentants de la *V.O.C.*, Gerrit van Wuysthoff, qui, en 1641, remonte le Mékong à la recherche des sources du benjoin et de la gomme-laque que les Laotiens vendent sur le marché de Phnom Penh, et parvient jusqu'à la ville de Vientiane dans le royaume lao du Lan Xang. Voir Lejosne, Jean-Claude, *Le journal de voyage de Gerrit van Wuysthoff et de ses assistants au Laos (1641-1642)*, Paris, Association péninsule, 1993, 234 p.

⁷ Précieuse aide pour mieux comprendre les implications politiques locales et internationales du négoce maritime de la cour khmère d'Oudong au XVII^e siècle, v. Mikaelian, Grégory, *La royauté d'Oudong. Réformes des institutions et crises du pouvoir dans le royaume khmer du XVII^e siècle*, Paris, PUPS, 2009, 374 p.

dans l'océan Indien et en mer de Chine⁸ n'est pas en reste pour ce qui concerne la basse vallée du Mékong. La série de cartes néerlandaises de l'époque présentée montre une connaissance du terrain mieux répartie. Les toponymes se multiplient tels « Vora », « Carol », « Tarua /Tarunna »⁹ à côté de noms plus reconnaissables de prime abord tels « Ponompin [Phnom Penh] » ou « Lauweck [Longvèk] » ; l'hydrographie du Mékong est amorcée comme on peut le voir sur la carte de Pieter Goos de 1660 avec un focus sur la région des Quatre-Bras, carrefour fluvial où se rencontrent le Mékong, le Tonlé Sap et le Bassac. Enfin, on remarquera le glissement sémantique du terme éponyme du royaume khmer de facture portugaise « Camboia » vers le germanique « Cambodia » pour désigner soit le centre du pouvoir royal (Oudong) soit le centre du négoce (Phnom Penh). Une autre carte, celle de Nicolaas Vissher en 1681, mérite notre attention. On y voit une hydrographie du delta du Mékong réaliste bien que la représentation d'un affluent (le Tonlé Sap) qui remonte très en amont au Siam, interroge. Mais sur cet espace de « terre et d'eau », apparaissent surtout deux cités associées chacune à un croquis de palais. L'une, clairement désignée, « Lauweck », cité royale pourtant historiquement abandonnée depuis 1594 mais ici présente et, de surcroît, placée à la limite de la frontière nord du royaume, l'autre, plus énigmatique, « Cambodia », que l'on peut, du fait de son positionnement géographique, associer à la capitale royale du XVII^e siècle, Oudong. L'hypothèse que l'on peut formuler relativement à cette « incohérence » toponymique et historique est qu'elle résulte du type de traitement des données dont le cartographe dispose, d'une part des données provenant des derniers rapports de terrain, d'autre part des données qu'il a en sa possession à travers la lecture de récits des voyageurs passés¹⁰ ou à la vue d'anciennes cartes. Ici, comme sur les premières mappemondes du début du XVI^e siècle où l'on devine une esquisse du contour de la péninsule malaise, doublée plus à l'est par une longue bande de terre descendant très au sud dans la pure tradition de la projection ptolémaïque, il y a une volonté, face au doute instillé par l'insuffisance de relevés de terrain, de superposer des éléments de connaissance toponymique anciens et récents. La maîtrise très relative de la toponymie du Cambodge sur cette carte se confirme avec le positionnement de la ville de « Ponompin » sur la côte maritime sud-ouest. On remarquera au nord-ouest de la ville, toujours face à la mer, la localisation de la loge des Hollandais.

6. Pour peu que l'on regarde la côte orientale de la péninsule, les cartes du XVII^e siècle soulignent le rétrécissement dramatique de l'espace géopolitique du Champa, un royaume qui s'étendait *grosse modo*, à son maximum au X^e siècle, entre le sud du bassin du Fleuve rouge et le delta du Mékong le long du versant est de la chaîne annamitique¹¹. La perte de la région de Kauthara face à la principauté vietnamienne des Nguyễn (sur les cartes « Conchinchina/Couchinchina »), en 1653, réduit le royaume cham aux contours du restant de la région méridionale du royaume, c'est à dire

⁸ Voir Durand, Frédéric, « La cartographie de l'Asie du Sud-Est du XV^e au XVII^e siècle », *Péninsule*, n° 54, 2007, pp. 27-56.

⁹ Cf. *infra* l'annexe sur les toponymes des cartes présentées.

¹⁰ On pense à l'ouvrage de Ramusio, Giovanni Battista, *Delle Navigazioni et Viaggi*, Venise, 1554, vol.1. [Premier ouvrage de compilation savante des connaissances sur le monde basé sur les voyages et les expéditions maritimes ; sur les 6 volumes, le volume 1 contient les récits des premiers voyageurs portugais sur l'Asie du Sud-Est tel Tomé Pires ou Duarte Barbosa.].

¹¹ Avant son déclin, le royaume du Champa est une fédération de cinq grandes principautés (Indrapura, Amaravati, Vijaya, Kauthara et Panduranga). Une par une, celles-ci seront défaites par l'expansionnisme des différents États vietnamiens, et leurs terres conquises. Le dernier représentant du royaume du Champa historique, la principauté de Panduranga, défaite en 1692, est définitivement annexée par l'empereur vietnamien Minh Mạng en 1832.

le Panduranga des textes, et marque l'arrivée d'un nouvel acteur aux portes de la basse vallée du Mékong, les Vietnamiens¹².

7. Par suite du départ de la loge hollandaise dans la deuxième partie du XVII^e siècle, entre ce moment et jusqu'au milieu du XIX^e siècle, mis à part quelques marginaux, mercenaires ou autres commerçants, les grandes institutions étatiques ou marchandes privées occidentales ne s'impliquent plus au Cambodge, et ne résident donc plus sur place. On peut dès lors s'interroger sur les types de sources qui continuent à alimenter « la machine à connaissance » de la basse vallée du Mékong, et notamment en cartographie. Pour preuve de cette continuité, la série de cartes du XVIII^e siècle sur lesquelles apparaissent de nouveaux toponymes. Nous y reviendrons, mais seulement après avoir posé des éléments d'hypothèse sur les relais de transmission de l'information.

Sur la période charnière que constituent les XVII^e-XVIII^e siècles pour la péninsule indochinoise, le tempo cartographique est donné par les géographes du roi de France qui relaient les travaux de l'école néerlandaise. Un tempo qui est rythmé par les initiatives françaises dans la région, dont la partie la plus visible est la mise en place des échanges diplomatiques amorcés en 1680 entre la cour versaillaise de Louis XIV et la cour d'Ayutthaya du roi Naraï. Mais le décès du roi siamois en 1688 clôt brutalement cette première tentative du pouvoir français de s'implanter durablement dans la région¹³. Une carte, celle de 1686 dédiée au Siam et à ses voisins, élaborée par le géographe du roi Pierre Du Val en hommage au chevalier de Chaumont, ambassadeur de Louis XIV auprès de la cour siamoise, témoigne de cette courte parenthèse historique d'engagement diplomatique et militaire français sur les rives du Ménam. À la lecture de cette carte, il ressort, d'une part, une tentative de délimitation physique des États de la région (les royaumes) et, d'autre part, que les toponymes du « royaume de Camboia » ne varient guère et reprennent les référents des cartes néerlandaises à l'exception de deux ajouts : « Colompé » et « Raveca ». Pour le premier terme, l'historien Khin Sok, dans son travail sur les chroniques royales, fournit un précieux témoignage, celui du père Levavasseur qui précise dans une lettre datée de 1768 que la ville de « Columpé » est appelée « Phnompenh » par les Cambodgiens¹⁴. La dénomination « Raveca » s'apparenterait quant à elle à « Lovêk /Langvaêk » comme cela est rapporté par le géographe Abraham Du Bois qui dans son ouvrage sur la géographie de 1736 évoque « CAMBOYA, ou RAVECCA, ou LEVECK, la Capitale du royaume, est situé sur l'un des bras du Mécon [...] »¹⁵. L'affaire se corse lorsque l'on remarque que l'emplacement géographique de « Columpé/Phnompenh » de 1686 se situe à la même position extravagante de « Lauweck » sis sur la carte néerlandaise de 1681. Et sans que l'on en comprenne la raison, si ce n'est un mimétisme de bon aloi, alors que le terme « Raveca » se raréfie sur les cartes à partir du milieu du XVIII^e siècle, et que celui de « Columpé /Columpi » perdure (avec la même localisation géographique) et continue à être retranscrit sur les cartes du début de XIX^e siècle.

Plus généralement, si ce moment historique au Siam dénote une première inflexion de la diplomatie de la France pour les affaires sudest-asiatiques, il n'en reste pas moins épisodique et ne

¹² Bachelet, Pierre-Emmanuel, « Cartographies croisées du Campā moderne : un royaume d'Asie du Sud-Est au cœur de la première mondialisation des savoirs géographiques », *Péninsule*, n° 74, 2017, pp. 31-82.

¹³ Voir le double article de Jacq-Hergoualc'h, Michel dans la *Revue française d'histoire d'outre-mer*, « La France et le Siam de 1680 à 1685. Histoire d'un échec », n° 308, 1995, pp. 257-275 et « La France et le Siam de 1685 à 1688. Histoire d'un échec », n° 317, 1997, pp. 71-91.

¹⁴ Khin, Sok, « Quelques réflexions sur la valeur historique des chroniques royales du Cambodge », *Bulletin de l'École française d'Extrême-Orient*, t. LXXV, 1986, p. 199.

¹⁵ Du Bois, Abraham, *La Géographie Moderne, Naturelle Historique & Politique. 3 : Contenant l'Asie*, La Haye : Vanden Kieboom u.a., 1736, p. 653.

fournit pas une meilleure focale sur la géographie du voisin khmer. Les échos venant du Cambodge pouvant être exploités par les cartographes français proviennent plus certainement du réseau des missionnaires catholiques, et plus précisément du réseau des vicaires apostoliques de la Société des Missions étrangères de Paris (la MEP) ; c'est le seul « réseau international » qui, depuis le milieu du XVII^e siècle, tente de maintenir une présence de long terme, et ce en dépit de guerres civiles à répétition entre clans princiers khmers, ou des interventions armées récurrentes des voisins siamois et vietnamien dans la basse vallée du Mékong¹⁶.

Si l'on se penche sur les cartes de facture française du XVIII^e siècle, dont s'inspire le géographe du roi anglais Thomas Kitchen pour certains de ses travaux (voir sa carte de 1787 intitulée : « *Asia and its islands according to d'Andville* »)¹⁷, le contour et le contenu de la péninsule indochinoise tendent à s'affermir, à se répéter, voire à se standardiser¹⁸. La carte de 1736 d'Abraham Du Bois peut se présenter comme le modèle des représentations à venir. Nous avons le long de l'axe sud-nord du « Mécon » une série de toponymes « Balbanon », « Ponomving », « Leveck ou Cambodia », « Striponob », « Sambock », « Sambochut », « Boatiang »¹⁹, et près de la frontière lao, « Columpé ». Autant de points-relais pour déplacer hommes et marchandises sur un axe naturel navigable nord/sud pour s'engager au Laos. Un axiome géographique que le militaire portugais du XVI^e siècle, le religieux français du XVIII^e siècle, en passant par le marchand hollandais du XVII^e siècle ont intégré dans leur représentation de l'espace khmer et qu'ils ont tenté de reproduire sur une carte. Contrepoint à ce constat, l'axe est/ouest est totalement délaissé. L'est est barré par la chaîne annamitique, la route de l'ouest vers le Siam n'a aucun sens économique face au tonnage des bateaux qui peuvent aisément remonter vers le centre économique et politique du royaume thaï (Ayutthaya/Bangkok-Thonburi) via l'embouchure du Ménam (d'où le peu de considération pour Angkor ?). D'ailleurs, le premier toponyme qui nous apparaît dans l'ouest cambodgien, « Batambang » ou « Bat thambang than », n'est pas repéré sur les cartes avant le milieu du XIX^e siècle²⁰. Entre-temps, la carte de 1750 de Robert de Vaugondy ajoute un toponyme supplémentaire, localisé grossièrement au sud du royaume cambodgien au niveau d'un estuaire, « Pontiamo, et que l'on retrouve par la suite sur les cartes suivantes sous le nom de « Pontameas » ou

¹⁶ Fondée en 1658, la Société des Missions étrangères de Paris a pour vocation l'évangélisation des peuples d'Asie, et ses premiers terrains d'action sont localisés en péninsule indochinoise (Siam, Tonkin, Cochinchine et Cambodge). Dans ce cadre, les représentants successifs du vicariat apostolique du Cambodge, à travers leur correspondance, témoignent des événements intérieurs du royaume khmer, des ingérences belliqueuses des voisins siamois et vietnamiens, et par endroits, des permanences comme des nouveautés toponymiques. Ainsi, premier en poste au Cambodge en 1665, le père Louis Chevreul décrit dans une de ses lettres en 1666 le temple d'« Onco », ce qui s'avère être le premier écrit en français sur Angkor (*Relation des missions des Evesques françois aux royaumes de Siam, de la Cochinchine, de Camboye, & du Tonkin*, Paris, Pierre Le Petit imprimeur, 1674, pp. 144-145) ; pourtant, ce lieu de sacralité khmer repéré est considéré comme sans importance toponymique par les cartographes occidentaux qui l'ignorent.

¹⁷ Après le monde ibérique et le monde batave aux XVI^e et XVII^e siècles, le relais cartographique est pris au XVIII^e siècle par les deux puissances montantes à la sortie de la première grande guerre civile européenne, la guerre de Trente Ans, c'est-à-dire la France et la Grande-Bretagne.

¹⁸ En France, le dépôt des cartes et plans de la Marine est créé en 1720. En plus de son rôle de conservation des documents, il devient rapidement un lieu de production de cartes. En 1773, il obtient le monopole de la réalisation des cartes marines dans le royaume.

¹⁹ Si les trois derniers toponymes proviennent certainement du récit du hollandais G. van Wuysthoff sur son exploration du Haut-Mékong, le nom « Striponob » qui émerge au même moment demeure une énigme (cf. annexe topographique).

²⁰ Voir la carte dressée en 1850 par Constantin Monteiro, envoyé officiel du roi Ang Duong à Singapour, [*in*] Népote, J., « Géopolitique de la basse vallée du Mékong et aléas de la perception occidentale », *Péninsule*, n° 51, 2005, p. 29 ou la carte « Asien » de 1856 du géographe allemand Heinrich Kiepert.

« Ponthiamas »²¹. Ce point toponymique qui peut paraître anodin reflète pourtant un bouleversement géopolitique du delta du Mékong marquant le XVIII^e siècle. Installés dans la localité khmère de « Banteay Meas » en 1680, des réfugiés hainanais ayant fui la nouvelle dynastie Qing d'origine mandchoue en Chine, en accord avec le roi khmer Chey Chettha IV, fondent un emporium articulé entre les routes maritimes du golfe du Siam et celles de la mer de Chine septentrionale. Au début du XVIII^e siècle, profitant de l'affaiblissement du pouvoir central khmer, cet espace périphérique du royaume attire les convoitises du voisin siamois, et du nouveau voisin vietnamien qui s'installe progressivement dans le delta du Mékong²². Un état de fait que les cartes du XVIII^e siècle ne mesurent pas. Telle une image géopolitique en trompe-l'œil, entre la « Cochinchine » et le delta du Mékong se faufile encore un minuscule royaume du « Ciampa », ledit delta et « Pontiamo » demeurant sous autorité du Cambodge. Pourtant, les faits historiques sont formels : à la fin de ce siècle, pour faire bref, le pouvoir viêt parachève sa poussée vers le sud de la péninsule (*Nam tiến* ou « marche vers le Sud »)²³. Pour terminer sur cette période, la carte de 1752 porte une précision hydrographique avec l'indication d'une cataracte (du latin *cataracta*, une chute d'eau) qui barre le tracé du Mékong au nord du royaume khmer, les fameuses chutes de Khône²⁴, et deux nouvelles localités côtières qui remplacent le classique trio des toponymes le long de la côte du golfe de Siam du XVII^e siècle (« Langor », « Tarrana », « Carol »), « Mansape » et « Baysaye »²⁵.

8. La charnière entre le XVIII^e et le XIX^e siècle est autant pour les Occidentaux que pour les royaumes de la péninsule indochinoise une période de tensions politiques et militaires, de désorganisation des sociétés ; pour l'Occident, guerre révolutionnaire anglo-américaine, révolution française, guerres napoléoniennes à l'échelle de l'Europe ; pour les royaumes péninsulaires, affaiblissement du pouvoir siamois après la destruction d'Ayutthaya par les Birmans (en 1767), guerre civile entre principautés vietnamiennes, pertes des provinces de l'ouest pour la royauté khmère (dont la région d'Angkor et de Battambang) au profit de la nouvelle principauté pro-siamoise, celle des vice-rois de Battambang²⁶. Jacques Népote souligne d'ailleurs à propos de ce moment de crise que « *les cartes sont brutalement rebattues par une crise mondiale, dans laquelle les volants sud-est asiatique et européen conjuguent leurs nuisances, désorganisant les institutions de recherche traditionnelles et les fragiles mécanismes de transmission des savoirs. Ainsi, ce que l'on pouvait savoir d'un peu précis sur l'Asie du Sud-Est péninsulaire est mal transmis et s'estompe peu à peu des mémoires occidentales.* »²⁷ Il suffit de lire les cartes du début du XIX^e siècle pour mesurer cet état de fait. Au

²¹ Ce terme est un dérivé de son nom khmer « Bantéay Meas » (*pandāy mās*, citadelle d'or). On retrouve également sur des cartes cette localité côtière sous le dérivé de son appellation en chinois (« Kiang K'eu » / port), « Cancao/Cancar ».

²² Mogenet, Luc, « Ponthiamas. Éden tropical et utopie libérale dans le Cambodge du XVIII^e siècle. Présentation de quelques textes oubliés », *Péninsule*, n° 61, 2010, pp. 45-90.

²³ Par la force des choses, progressivement sur les cartes du XIX^e siècle, « Pontiamo/ Pontameas/Ponthiamas » est remplacé par un toponyme vietnamien, « Hatien ».

²⁴ Un siècle et quelques années plus tard, en 1866, les officiers de marine et explorateurs français, Ernest Doudart de Lagrée et Francis Garnier, au cours de leur Mission d'exploration du Mékong, font physiquement face à cette « cataracte ». Le projet de remonter le Mékong jusqu'au Yunnan chinois et au marché de l'Empire du Milieu est alors compromis pour la jeune colonie française d'Indochine.

²⁵ La localité de « Mansape » est certainement un port fréquenté par les marins occidentaux naviguant dans le golfe de Siam ; on retrouve une référence « Manfapa » à coté de « Ponthimas » et « Cambodia Point » dans un ouvrage de navigation de 1781 : Moore, John Hamilton, *The Practical Navigator, and Seaman's New Daily Assistant*, Londres, B. Law, 1781, Kk.

²⁶ Loch, Chhanchhai, « Chronique des vice-rois de Battambang (XVIII^e-XXI^e siècles) : du régent Bèn de Battambang à la famille Aphaiwong du Siam », *Péninsule*, n° 68, 2014, pp. 9-103.

²⁷ Népote, J., « Géopolitique [...] », *loc. cit.*, p. 25.

mieux, certains cartographes font l'effort de copier la cartographie du XVIII^e siècle avec les mêmes incohérences géo-historiques sur le « Ciampa » et le delta du Mékong.

Pourtant, on aurait pu penser que l'implication croissante des Britanniques en Asie du Sud-Est péninsulaire à partir des années 1810²⁸ aurait pu permettre à la cartographie de la région un bond qualitatif. Il n'en est rien ou à peu de chose près. Ceci s'explique par une stratégie de non-engagement britannique vis-à-vis de la basse vallée du Mékong. Implantés à Singapour depuis 1819, les Britanniques lorgnent sur le marché chinois. En attendant son ouverture, leur présence en péninsule malaise leur permet de contrôler une grande partie des flux maritimes entre l'Empire du Milieu et l'Europe en passant par les Indes britanniques via la surveillance du détroit de Malacca. Et s'ils multiplient des contacts diplomatiques avec la royauté khmère dès 1820, suivi de quelques enquêtes de terrain sur le potentiel du « *business* » au Cambodge²⁹, ils considèrent que le faible retour sur investissement est tel qu'il n'encourage guère à investir dans les affaires cambodgiennes – pays à l'écart des principaux circuits maritimes vers la Chine et doté d'un marché intérieur étroit³⁰. Bien qu'espérée par la diplomatie royale khmère qui tente de s'extirper de l'étau siamo-vietnamien – avec les rois Ang Chan II (r. 1806-1834) et Ang Duong (r. 1848-1860) –, l'ouverture forcée du marché chinois et la cession de l'île de Hong-Kong à la Grande-Bretagne en 1842 via le traité de Nankin détournent définitivement le regard britannique de la zone du delta du Mékong. Sans compter le facteur d'ordre géopolitique régional qui raffermirait cette posture britannique. En effet, le gouvernement anglais de Singapour estime qu'il est de son intérêt de ne pas s'immiscer dans l'engrenage politico-militaire qui se met en place dans la première partie du XIX^e siècle dans la basse vallée du Mékong, et ne prend ainsi pas parti dans le processus de vassalisation du royaume du Cambodge au profit du Siam ou du Vietnam selon les rapports de force du moment³¹. Ce non-engagement britannique ouvre la voie à l'autre puissance coloniale montante dans la deuxième partie du XIX^e siècle, la France.

Ce contexte historique posé, pour illustrer les quelques apports britanniques à la cartographie du Cambodge de cette période, signalons la carte de 1808 de William Faden, cartographe du roi George III, où l'on note une avancée hydrographique. On y voit clairement un bras du Mékong qui finit par un grand lac (sans toponyme) ; cependant, l'information n'est guère reprise sur les cartes suivantes, à tout le moins pas avant plusieurs décennies. Autre particularité, sur cette même carte,

²⁸ L'Empire britannique via sa Compagnie des Indes orientales qui, depuis la fin du XVIII^e siècle, accroît sa mainmise sur le sous-continent indien, poursuit plus à l'est sa stratégie impériale de domination politique et économique à la fin des guerres napoléoniennes. Il s'accorde ainsi avec les Néerlandais pour se partager le monde malais (par les traités de 1815 et 1824). Les régions au sud de l'île de Singapour (actuelle Indonésie) entrent dans la sphère d'influence des Pays-Bas, les régions au nord incluant l'île (Singapour et actuelle Malaisie) passent sous influence britannique. Dès lors, par nécessité géopolitique, les Britanniques, bien fixés à Singapour, s'intéressent à leurs nouveaux voisins du golfe de Siam dont le royaume du Cambodge. Voir Népote, J., « Le Cambodge (1782-1866) et les Britanniques », *Péninsule*, n° 41, 2000, pp. 107-137.

²⁹ J. Népote, dans son article sur les premières relations khméro-britanniques, souligne d'ailleurs une référence bibliographique qui s'avère être le premier article de terrain sur le royaume khmer (dans sa note 42) : A traveller, « Trade of Camboja », *Calcutta Journal*, February 11, 1823 ; un article postérieur de quelques années au premier article scientifique sur l'histoire du Cambodge : Abel-Rémusat, Jean-Pierre, « Description du royaume de Cambodge par un voyageur chinois qui a visité cette contrée à la fin du XIII^e siècle », *Nouvelles annales des voyages, de la géographie et de l'histoire*, 1819, tome III, pp. 5-98.

³⁰ D'autant plus qu'au même moment, l'Empire britannique s'engage dans un rapport de confrontation avec la royauté birmane et dans une stratégie d'investissements et de conseils dans la sphère administrative et économique siamoise.

³¹ Voir Chandler, David P., *Cambodia before the French, politics in a tributary kingdom, 1794-1848*, University of Michigan, Ph. D., 1973, 212 p & Khin, Sok, *Le Cambodge entre le Siam et le Viêt Nam (de 1775 à 1860)*, Paris, EFEO (Textes et documents sur l'Indochine XVIII), 1991, 356 p.

le royaume cambodgien est aussi qualifié par son nom birman « Youdra/Yoodra Shan »³². Plusieurs cartes britanniques des années 1810 y font la même référence. Autre carte qui mérite l'attention, celle de 1836 où apparaissent des toponymes côtiers qui nous sont familiers, « Pongsom » pour Kompong Som (actuelle Sihanoukville) et « Kampot ». Cependant, l'hydrographie du Mékong est confuse avec néanmoins la dénomination d'un lac « Tanlesap » situé au niveau de « Penomping ». Par suite des retours d'information de Singapour, une courte note d'actualité est apposée sur la carte précisant que les Siamois et les Vietnamiens se partagent le pays de « Camboja »³³ ainsi qu'une précision historique sur l'emplacement de la loge hollandaise au XVII^e siècle.

Cela dit, pour l'essentiel des cartes internationales, la perception générale de la basse vallée du Mékong est réduite à quelques toponymes et à une toile de fond hydrographique et orographique superficielle voire inexistante, avec une illustration de la confusion géopolitique dans laquelle les contours du royaume khmer se dissolvent ; la souveraineté du royaume khmer est questionnée : état vassal, état rabougri autour de la plaine des Quatre-Bras, état absorbé par les royaumes voisins siamois et vietnamien (« Cochinchina/Annam » des cartes). On en trouve un exemple avec la carte allemande de 1856 sur laquelle le royaume du Cambodge n'est plus indiqué mais où prédomine une toponymie vietnamienne pour qualifier cet espace géographique (représentation certainement basée sur des sources de missionnaires français – peut-être en lien avec la carte de Mgr. Tabert de 1838 sur le delta du Mékong entièrement illustrée en toponymie vietnamienne ?). On remarque ainsi la dénomination de Phnom Penh en vietnamien, « Nam Wang Than / avec Than pour trăn (= ville) ». Faut-il y voir les prémises du scénario à la chame ? En effet, durant cette période, le cas du Champa est définitivement réglé par les cartes à partir de l'annexion officielle du reliquat du Panduranga en 1832 par l'empereur vietnamien Minh Mạng ; en clair, ce royaume millénaire sort de la géographie pour ne plus subsister que dans l'histoire.

9. La carte de l'officier de marine français Francis Garnier de 1862 entrouvre les premiers chapitres de l'histoire coloniale française au Cambodge. Afférés à prendre possession de la Basse-Cochinchine (sud du delta du Mékong), les amiraux français s'intéressent à l'hinterland du delta. Avant de débarquer en Cochinchine en 1863, l'enseigne de vaisseau Garnier réalise une « carte de bibliothèque » peu précise (« Bat-tham-bang than » est placé au nord du lac « Thalesap », confusion entre « Oudong » et « Nam-Vang/Panomping ») et qui reprend une toponymie vietnamienne surannée ; mais l'idée essentielle qui ressort de cette carte est que le flanc occidental de la nouvelle Cochinchine française est en contact avec le « Cambodje », un territoire sous domination siamoise. En 1863, le royaume khmer passe sous protectorat français. Dans le cadre de cette implication politique, militaire et administrative française, la cartographie hexagonale conceptualise avec plus de netteté l'espace politique khmer de la fin du XIX^e siècle. La carte de 1875 frappe par sa précision. Les contours du royaume sont clairement délimités : la partie occidentale et le flanc nord du royaume, conséquence de plus d'un siècle d'affaiblissement du pouvoir khmer, est sous orbite siamoise (la région de Battambang, les temples d'Angkor, la partie nord-ouest du

³² Dans un dictionnaire anglais de géographie sur l'Asie du Sud-Est, à la notice Cambodge, il est écrit : « It is likewise named Camboja, Cambu-chat, and by the Birmans Yoodra Shan », voir Hamilton, Walter, *The East India gazetteer; containing particular descriptions of the empires, kingdoms, principalities, provinces, cities, towns, districts, fortresses, harbours, rivers, lakes, &c. of Hindostan, and the adjacent countries, India beyond the Ganges, and the Eastern archipelago*, Londres, Printed by J. F. Dove, 1815, p. 221. Plus loin, il est noté, toujours en référence aux sources birmanes : « CAMBODIA. – A city m [sic] India beyond the Ganges, the capital of the kingdom of Cambodia. Lat. 13°. Long. 104°. 35'.E. By the Birmans it is named Lowaick, and is situated on the River Mekon, or Cambodia, about 150 miles from the sea. » (p. 222). « Yoodra » serait-il une corruption de « Yaçodharapura », l'ancien nom d'Angkor, comme nous le fait remarquer Grégory Mikaelian ?

³³ « Camboja, alluvial country, part possessed by Siam, the lower part governed by a Cochin chinese viceroy but no geographic details are known ».

lac Tonlé Sap est sous l'autorité de la vice-principauté pro-siamoise de Battambang). Le delta du Mékong, déjà sous domination vietnamienne depuis le XVIII^e siècle, passe désormais sous souveraineté française. Le royaume du Cambodge est restreint à la plaine des Quatre-Bras, avec l'ancienne capitale royale et historique, « Udong », la nouvelle capitale royale et centre du négoce économique, « Pnom-peng »³⁴, et son point d'ouverture vers le monde extérieur, la ville portuaire de « Kam-pot ».

10. En conclusion de cette lecture numérique de cartes occidentales de la basse vallée du Mékong sur quatre siècles, une perception générale en ressort : la possibilité de reconstruire un narratif cartographique de la géo-histoire du royaume du Cambodge post-angkorien qui fait largement écho au discours historique classique basé sur des sources écrites autochtones et allogènes, en le confirmant dans ses grandes lignes.

Ce dynamisme géo-historique khmer peut se présenter en deux temps :

1°). Une phase dans laquelle le royaume khmer s'affiche comme un acteur important des relations inter-étatiques en péninsule indochinoise, du fait de sa représentation régulière sur un espace cartographique conséquent accompagnée systématiquement de l'épithète « royaume ». Cette phase débute avec des cartes contemporaines à l'arrivée des premiers Occidentaux au milieu du XVI^e siècle pour se terminer avec les cartes du XVIII^e siècle. Les dernières décennies du XVIII^e siècle s'avèrent être un temps de décalage entre d'une part le récit historique, qui souligne un affaiblissement profond du pouvoir khmer entraînant la perte des provinces du delta du Mékong au profit de la Seigneurie des Nguyễn et le détachement de régions de l'ouest au profit du Siam, et d'autre part le récit des cartes contemporaines de l'époque qui présentent un état immuable du royaume.

2°). Cette phase d'affaiblissement de la souveraineté royale khmère se répercute sur les cartes du XIX^e siècle. Les toponymes en vietnamien, les limites du versant est de l'espace siamois qui englobe dorénavant les rives occidentales du Mékong, sont autant de signaux cartographiques qui mettent en lumière les appétits territoriaux de ces deux voisins. Sur le siècle, les contours du royaume s'amenuisent autour de la plaine des Quatre-Bras (voir de nouveau la carte de 1875). L'acte de fin de l'existence du Champa va-t-il se répéter avec le Cambodge ? Ironie de l'histoire, seules les ambitions coloniales de la France sur le flanc sud de l'Empire du Milieu vont permettre au Cambodge de perdurer dans la géographie de la péninsule indochinoise.

Pour autant, si cet exercice cartographique souligne des décalages chronologiques et des divergences toponymiques, parfois mineures en apparence, mais qui permettent de préciser le récit historique des sources textuelles, et en ce sens de l'amender, par moments, il suscite des questionnements de fond qui, paradoxalement, fragilisent le récit historique, ou plus positivement, peuvent contribuer à ouvrir de nouveaux chantiers historiques.

Prenons l'exemple des capitales royales khmères. On peut ainsi s'interroger sur la capitale royale d'Oudong, dont les sources cambodgiennes relatent la fondation au début du XVII^e siècle (1620), tandis qu'elle n'apparaît dans la cartographie européenne que dans la deuxième partie du XIX^e siècle, alors même que la mémoire de la cité royale de Longvêk perdure à travers les cartes plusieurs siècles après sa chute en 1594³⁵. S'ouvre dès lors la vaste question du lieu de pouvoir dans le Cambodge post-angkorien – et de sa projection chez les contemporains occidentaux. Un objet

³⁴ Entre 1865 et 1866, le roi Norodom déplace la capitale royale d'Oudong à Phnom Penh.

³⁵ Voir la partie commentaire de « Lauweck, Leveck, Levek » dans l'annexe sur les toponymes.

d'étude qui demeure bien souvent limité à un suivi toponymique au fil des itinérances de la « capitale royale »³⁶ sans que ce terme soit pleinement exploité par la recherche scientifique.

Autre interrogation qui mérite que l'on s'y arrête : le positionnement de la capitale Longvêk sur la frise chronologique. Un cas de datation de l'histoire moyenne du Cambodge ébranlée par un article paru en 1973. S'appuyant jusqu'alors sur la seule exploitation des *Chroniques royales*, le récit historique situe la fondation de cette capitale royale aux alentours de 1530. Une datation que semble corroborer le premier récit occidental sur Longvêk. Ainsi, premier missionnaire au Cambodge, le dominicain portugais Gaspar da Cruz, dans son ouvrage, *Tractado em que se contam muito por extenso as cousas da China*, évoque son court passage au Cambodge (1555-1556) à la cour du roi khmer Ang Chan I^{er} et cite la principale ville du royaume « Loech » (= Lovêk/Longvêk)³⁷. Pourtant, ce toponyme employé par ce contemporain de la capitale royale khmère se retrouve précisément sur le globe terrestre de Martin de Behaim daté de... 1492. Ce point fondamental nous est fourni par un court article de Martine Piat évoqué *supra* : « Note sur la première apparition du Cambodge dans la cartographie européenne »³⁸. Se basant sur le travail d'inventaire cartographique d'Albert Kammerer³⁹, elle repère sur un fac-similé dudit globe de Martin de Behaim, dans la partie géographique à l'est de l'Inde, près de Ciamba (Champa), une référence à la cité de « Loach » accompagné du commentaire « das Lant hat drey konik » et « konikreich kambaja » [« Le pays qui a trois rois » et « royaume de Kambaja »]. *De facto*, il ressort que la date de fondation de Longvêk se situerait donc entre 1431 (déplacement du centre de gravité du pouvoir khmer hors d'Angkor) et 1492, soit au moins plus d'une trentaine d'années avant la date des *Chroniques*. Tandis qu'une *doxa* historique va faire fi de cette contradiction en liant la fondation de la cité au règne du roi Ang Chan I^{er} (r. 1526-1566), plusieurs auteurs (à la pointe de cette démarche Jacques Népote) la poserons comme un objet d'interrogation scientifique, sans toutefois pouvoir pousser l'analyse plus loin faute d'éléments textuels ou archéologiques⁴⁰ probants sur ce Longvêk de la deuxième moitié du XV^e siècle ; d'autant plus qu'émerge à cette période, toujours d'après les *Chroniques*, un nouveau toponyme royal, Srei Santhor⁴¹.

³⁶ Signalons toutefois quelques études qui amorcent cette approche plus globale des capitales post-angkoriennes : Kitagawa, Takako, « Capitals of the Post-Angkor Period Longvek and Oudong », *Southeast Asia History and Culture*, n° 27, 1998, pp. 48-72 ; Forest, Alain, avec la collaboration de Ros, Chanrabot, « Autour d'une visite aux sites de Srei Santhor », *Péninsule*, n° 42, 2001, pp. 43-80 ; Nhim, Sotheavin, « Factors that led to the change of the Khmer capitals from the 15th to 17th century », *Renaissance Culturelle du Cambodge*, vol. 29, 2014, pp. 33-107 & le plus abouti, Mikaelian, G., « Des sources lacunaires de l'histoire à l'histoire complexifiée des sources. Éléments pour une histoire des renaissances khmères (c. XIV^e-c. XVIII^e siècles), *Péninsule*, n° 65, pp. 259-304, en particulier II.2 et II.3.

³⁷ Décivant le fleuve Mékong, il écrit : « [...] e passa este rio por Loech que é a principal cidade de Camboja, até Chudurmuch [...] », [in] da Cruz, Gaspar, *Tractado em que se contam muito por extenso as cousas da China*, 1569, 2^e édition, ouvrage réédité par Filipa Calado, Macau, Museu Marítimo : Instituto de Promoção do Comércio e do Investimento de Macau, 1996, p. 30. Cf. Groslier. B. P., *op.cit.*, p. 151.

³⁸ Piat, Martine, « Note sur la première apparition du Cambodge dans la cartographie européenne », *Bulletin de la Société des Études Indochinoises*, N.S., T. 48, n° 1, 1973, pp. 119-120.

³⁹ Kammerer, Albert, *La mer Rouge, l'Abyssinie et l'Arabie aux XVI^e et XVII^e siècles et la Cartographie des portulans du monde oriental. Etude d'histoire et de géographie historique. Tome II. Les guerres du Poivre, Deuxième partie*, Le Caire, Société Royale de Géographie d'Égypte, 1935, pl. CXXI.

⁴⁰ Ainsi que le confirment les récentes fouilles menées sur le site de Longvek, globalement décevantes au regard des attentes de la communauté scientifique, v. Sato, Yuni & Polkinghorne, Martin, « Trade ceramics from Longvek, the 16th and 17th century capital of Cambodia: Evidence from the first systematic archaeological investigations », *Journal of Southeast Asian Archaeology*, 37, 2017 pp. 67-71.

⁴¹ Le « Sistor/Sithor » des récits occidentaux mais à notre connaissance jamais représenté sur les cartes.

Pour notre part, en s'inscrivant dans la continuité de cet exercice cartographique de Martine Piat sur Longvêk, nous allons poser notre regard sur les mappemondes et autres globes terrestres occidentaux du XV^e siècle / tout début du XVI^e siècle en relation avec la péninsule indochinoise. Un fichier *addendum* déposé dans la rubrique « Lecture cartographique » de l'AEFEK et intitulé « *Le Cambodge et la représentation géographique occidentale avant-1511* » tentera de présenter une synthèse des quelques traces cartographiques européennes à propos de ce lointain royaume de l'Orient avant l'arrivée des premiers Portugais dans la partie orientale de l'océan Indien.

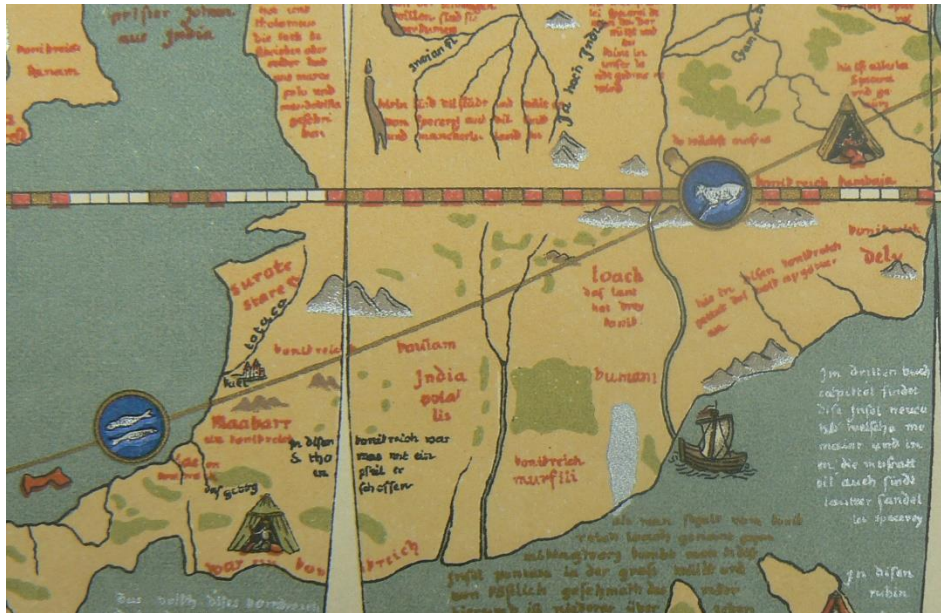


Fig. Fac-similé du globe de Martin de Behaim [zoom sur « Loach »] -Kammerer, 1935, pl. CXLl.

Annexe : sur les quelques toponymes des cartes en lien avec le royaume du Cambodge (1554 à 1875)

Toponymes	Interprétations/Commentaires	Sources	Sur les cartes numérisées
Angor, Ang-kor	Le toponyme d'Angkor apparaît tardivement sur les cartes occidentales, c'est-à-dire dans la 2 ^e partie du XIX ^e siècle.		Carte de 1872 Carte de 1875
Balbanon, Babanon, Balbanont	Aux alentours de l'actuel Ba Phnom dans la province de Prey Veng. Ancien Banam de la période coloniale. Edouard Testoin dans un ouvrage sur le Cambodge de 1886 précise que la localité de Banam, située le long du fleuve est un lieu de transit des bateaux à vapeur de la messagerie fluviale reliant Phnom Penh à Saigon en passant par Châu Đốc. Il précise qu'une communauté chrétienne est présente sur place [A]. Aux XVII ^e -XVIII ^e siècles, certainement un point de passage des missionnaires français venant du delta du Mékong.	[A] Testoin	Carte de 1736 Carte de 1750 Carte de 1752 Carte de 1771 Carte de 1813 Carte de 1814 Carte de 1872
Bassaye, Baysaye, Basay	Ville côtière (ou nom d'une île près de la côte) sur le golfe de Siam. Pas plus d'information sur ce toponyme.		Carte de 1750 Carte de 1752 Carte de 1771 Carte de 1787 Carte de 1808 Carte de 1813 Carte de 1814 Carte de 1823 Carte de 1808 Carte de 1813 Carte de 1823(x2)
Boatiang	Le « Baetjong » du récit de G. van Wuysthof, dernière escale en remontant le Mékong avant les rapides de Khône (« cataracte » des cartes). Dénomination dérivée des ruines du temple pré-angkorien de Bat Chong situées au bord du fleuve dans la localité de Stung Treng [B].	[B] Aymonier	Carte de 1736 Carte de 1750 Carte de 1752 Carte de 1771 Carte de 1787 Carte de 1791 Carte de 1813 Carte de 1814 Carte de 1829 Carte de 1872
Coral, Carol, Caxol	Actuelle île de Phú Quốc au Vietnam en face de Kampot. Ayant appartenu au royaume khmer sous le nom de Koh Tral, déformé par les Européens en Carol avec par la suite des variantes dans l'écriture [C].	[C] Aymonier	Carte de 1630 Carte de 1660 Carte de 1681 Carte de 1686 Carte de 1725 Carte de 1736 Carte de 1750
Columpé, Columpi	Une dénomination qui semble apparaître avec l'arrivée des missionnaires français dans la zone à la fin du XVII ^e siècle. Une lettre d'un missionnaire de 1768 précise que le terme qu'il utilise « Columpé » désigne pour les locaux Phnom Penh [D]. Une interrogation demeure en ce qui concerne	[D] Khin	Carte de 1686 Carte de 1736 Carte de 1752 Carte de 1771 Carte de 1787 Carte de 1791 Carte de 1799

	l'emplacement du toponyme sur les cartes, au nord du royaume, aux alentours des chutes de Khône, loin de la plaine des Quatre-Bras. Ce toponyme qui persiste sur les cartes jusqu'au milieu du XIX ^e siècle désigne-t-il une autre localité à la frontière laotienne ?		Carte de 1814 Carte de 1823 Carte de 1842
Kampot, Kam-pot	Ville portuaire principale du royaume khmer après la perte de Prey Nokor au profit des Vietnamiens à la toute fin du XVII ^e siècle (devenu Saïgon). Au XIX ^e siècle, le roi Ang Duong réaménage la route entre Oudong et Kampot. La ville se positionne comme la porte d'entrée et de sortie maritime du Cambodge avant la construction d'un port en eaux profondes à Kompong Som (Sihanoukville depuis 1958).		Carte de 1836 Carte de 1848 Carte de 1862 Carte de 1872 Carte de 1875
Langor	Aymonier, fait la corrélation entre « Langor » et la cité d'Angkor [E]. Pourtant, Groslier souligne que ce terme apparaît avec la carte de Ramusio en 1554, à une époque où les Européens ne connaissent pas l'ancienne cité royale khmère [F]. La carte de Ramusio est élaborée à partir de compilations des récits de voyage des Portugais en Asie du Sud-Est, dont celui de Tomé Pirés, la <i>Suma Oriental</i> . Dans sa courte note sur le royaume de « Camboja », il est écrit : « <i>La terre du Camboja contient de nombreuses rivières. Sur (celles-ci) il y a de nombreuses lamcharas [embarcations] qui naviguent souvent jusqu'à la côte du Syam vers la région de Ligor.</i> » [G] Ici, « Ligor », c'est le « Ligor » des navigateurs et commerçants européens, c'est-à-dire Nakhon Si Thammarat, ville-emporium située dans la péninsule malaise près de l'isthme de Kra, vassal du royaume siamois d'Ayutthaya mais dont la dynastie régnante locale bénéficie d'une large autonomie dans la gestion de la cité et de ses dépendances régionales. On peut avancer l'hypothèse que Ramusio, ignorant l'existence de la cité de « Ligor », a interprété ce passage en apposant le toponyme déformé de « Langor » sur le littoral khmer proche de la frontière siamoise, toponyme posé comme un point-relais dans la navigation le long des côtes entre les deux royaumes. Une identification erronée reprise <i>stricto sensu</i> chez certains cartographes occidentaux du XVII ^e -XVIII ^e siècles.	[E] Aymonier [F] Groslier [G] Groslier	Carte de 1554 Carte de 1630 Carte de 1660 Carte de 1681 Carte de 1686 Carte de 1736 Carte de 1750
Lauweck, Leveck, Levek	Capitale royale du Cambodge au XVI ^e siècle dans les sources textuelles, le site est fréquenté par les Hispaniques à la fin du siècle dans le cadre de leur parti pris dans les affrontements internes khmers pour la succession royale. Paradoxalement, ce toponyme symbole du pouvoir khmer commence à apparaître près d'un siècle plus	[H] Mikaelian	Carte de 1681 Carte de 1736 Carte de 1752 Carte de 1787 Carte de 1808 Carte de 1813 Carte de 1823

	<p>tard sur les cartes hollandaises et à une date où le statut de capitale lui est retiré depuis plusieurs décennies – à la suite de l'occupation siamoise en 1594 – au profit d'Oudong. Sa longévité toponymique peut s'expliquer par la porosité de la délimitation physique de Longvêk-Oudong (quelques kilomètres de distance) et par le fait que le « temps de Longvêk » dépasse le temps historique proprement dit et imprègne le schéma ontologique des Khmers par sa charge symbolique angkorienne, ce faisant il rend pérenne cette méta-toponymie du pouvoir khmer [H] dans le discours local, entendu tel quel par les Occidentaux des différentes périodes.</p>		
Mansape, Mansap, Mansapa	<p>Ville côtière (ou nom d'une île près de la côte) sur le golfe de Siam. Localité référencée sur les guides de navigation anglaise du XVIII^e siècle (« Manfapa » [I]).</p> <p>Pas plus d'information sur ce toponyme.</p>	[J] Article	<p>Carte de 1752 Carte de 1771 Carte de 1787 Carte de 1813 Carte de 1814 Carte de 1823 Carte de 1808 Carte de 1813 Carte de 1823(x2)</p>
Oudong	<p>Capitale royale depuis 1620 d'après les sources cambodgiennes mais que les cartographes occidentaux ont constamment continué à nommer soit « Levek » et ses variantes soit par le nom éponyme du royaume khmer.</p>		<p>Carte de 1862 Carte de 1875</p>
Ponompin, Ponomping, Panompeng, Penomping, Nam Wang-Tham/Namvang/Namvang (version vietnamienne), Penompenh, Pnom-peng	<p>Dans les récits des Hispaniques du XVI^e siècle, la toponymie du lieu, « Chudurmuko », « Chordemuch » et autres variantes [J] fait référence à « <i>catumukh</i> », l'appellation cambodgienne de l'ancien palais royal de la seconde moitié du XV^e siècle, ayant depuis pris valeur toponymique pour les Khmers [K].</p> <p>Les cartes et les récits des Hollandais du XVII^e siècles témoignent ensuite d'un changement de toponyme effectué par les autorités khmères. « Ponompin » et ses variantes sont la transcription batave de Bhnām Beñ, le « Mont de l'abondance » [L]. Les Khmers ont-ils voulu condenser dans ce terme ce nouveau statut du lieu géographique devenu depuis le XVI^e siècle le principal centre économique du royaume et la zone de fixation des communautés marchandes étrangères ?</p> <p>La ville est devenue capitale royale du royaume en 1866 sous l'impulsion du roi Norodom.</p>	<p>[J] Groslier [K] Cœdès [L] Mikaelian</p>	<p>Carte de 1681 Carte de 1736 Carte de 1752 Carte de 1771 Carte de 1787 Carte de 1791 Carte de 1814 Carte de 1829 Carte de 1836 Carte de 1844 Carte de 1846 Carte de 1851 Carte de 1856 Carte de 1862 Carte de 1872 Carte de 1875</p>
	<p>Nouvelle cité-emporium développée et dirigée par des réfugiés hainanais fuyant la</p>	[M] Article	<p>Carte de 1750 Carte de 1752</p>

Pontiano, Ponthiamas, Pantiono, Kang-kao (version chinoise), Cancao/Hatien,	domination mandchoue (Qing) en Chine, et située à l'entrée sud du delta du Mékong au niveau de la localité khmère de « Banteay Meas ». La cité-emporium est déplacée vers 1715 quelques kilomètres plus à l'est, à Réam, plus connu sous le toponyme vietnamien de Hà Tiên du fait que la région est en passe d'être intégrée dans l'orbite de la principauté des Nguyễn [M].		Carte de 1771 Carte de 1787, Carte de 1791 Carte de 1808 Carte de 1814 Carte de 1823 (x2) Carte de 1829 Carte de 1836 Carte de 1844 Carte de 1846 Carte de 1848 Carte de 1851(x2) Carte de 1856 Carte de 1872
Pongsom, Pong-som	Kompong Som (actuelle Sihanoukville), ville côtière voisine de Kampot		Carte de 1836 Carte de 1844 Carte de 1848 Carte de 1851
Raveca, Ravecca	Ce terme résulte probablement d'une déformation de « Leveck » dans la transmission orale des données sur le Cambodge par les missionnaires français. Ceci dit, il désigne la capitale royale de même que « Camboya » ou « Leveck », [N].	[N] Article	Carte de 1686 Carte de 1705 Carte de 1725
Sambocbut, Sambokbut, Sombor	Serait le « Sambabour » du récit de G. van Wuysthof, et Sambor sa contraction, actuelle localité fluviale à environ 150 km en aval des chutes de Khône. À relier à l'ancien site pré-angkorien de Sambhupura [O].	[O] Lévy	Carte de 1736 Carte de 1750 Carte de 1752 Carte de 1771 Carte de 1787 Carte de 1813 Carte de 1814
Sombock, Sombok	Actuelle localité de Sombok sur les rives du Mékong, à l'entrée des rapides de Preah Patang [P]. G. van Wuysthof précise que c'est un bourg important avec de nombreux Chinois qui font le commerce de peaux de cerfs, de cire et de laque noir venant du Laos [Q].	[P] Lejosne [Q] Mak	Carte de 1736 Carte de 1750 Carte de 1752 Carte de 1771 Carte de 1787 Carte de 1813 Carte de 1814 Carte de 1875
Striponob	Dans la liste des toponymes du Haut-Mékong, celui-ci interroge. Situé sur les cartes du XVIII ^e siècle au sud de Sambok, la localité se placerait vers Kratié. Faut-il y voir une référence à un toponyme sacré surélevé <i>śrī</i> (fortune) + <i>bhnam</i> (colline) proche de cette ville ?		Carte de 1736 Carte de 1750 Carte de 1752 Carte de 1771 Carte de 1787 Carte de 1813 Carte de 1814 Carte de 1841
Tarua, Taruna, Tarrana	Tah Ron /Koh Ron/[O] ; île de Koh Rong [R]	[R] Kammerer	Carte de 1630 Carte de 1681 Carte de 1686 Carte de 1725 Carte de 1736 Carte de 1750
Vora	Korat ? [S]	[S] Aymonier	Carte de 1630

- [A] Testoin, Edouard, *Le Cambodge : passé, présent, avenir*, Tours, Impr. de E. Mazereau, 1886, p. 139.
- [B] Aymonier, Etienne, *Voyage dans le Laos*, Paris, Ernest Leroux éditeur, Tome I, 1897, pp. 20-21.
- [C] Aymonier, E., « Identification des noms de lieux portés sur les cartes publiées par M. Marcel dans le *Siam ancien* de M. Fournereau », *Bulletin de géographie historique et descriptive*, 1905, p. 43.
- [D] Sok, Khin, « Quelques réflexions sur la valeur historique des chroniques royales du Cambodge », *Bulletin de l'École française d'Extrême-Orient*, LXXV, 1986, p. 199.
- [E] Aymonier, Etienne, « Identification des noms... », *op. cit.*, pp. 43-44.
- [F] Groslier, Bernard Philippe, *Angkor et le Cambodge au XVI^e siècle d'après les sources portugaises et espagnoles*, Paris, Presses universitaires de France – Annales du musée Guimet, 1958, p. 149, note 5.
- [G] Extrait tiré de l'ouvrage de Groslier, B. P., *op. cit.*, p. 143.
- [H] Mikaelian, Grégory, « Le passé entre mémoire d'Angkor et déni de Lanvaek : la conscience de l'histoire dans le royaume khmer du XVII^e siècle », [in] Nasir Abdoul-Carime, Joseph Thach et Grégory Mikaelian (éds.), *Le passé des Khmers. Langues, textes, rites*, Berne, Peter Lang, 2016, pp. 167-212.
- [I] Se reporter à la note de bas n° 24.
- [J] Groslier, B. P., *op. cit.*, p. 152.
- [K] Cœdès, George, « Études cambodgiennes VIII. La fondation de Phnom Péñ au XV^e siècle d'après la chronique cambodgienne », T. XIII, *BEFEO*, 1913, pp. 6-11.
- [L] Mikaelian, Grégory, « Le Slach voor Ponumpingh (1644), première représentation cartographique de la cité de Phnom Penh », *Bulletin de l'AEFEK* n°21, mars 2016.
- [M] Se reporter aux pages 6-7.
- [N] Se reporter à la page 5.
- [O] Lévy, Paul, « Identifications et commentaires », *Péninsule*, n° 13, 1986, p. 53. [n° spécial : « À propos du *Journal de voyage au Laos* de G. van Wuysthoff et de ses assistants »].
- [P] Communication personnelle de J. C. Lejosne (courriel du 9 décembre 2007).
- [Q] Mak, Phoeun, *Histoire du Cambodge de la fin du XVI^e siècle au début du XVIII^e siècle*, Paris, PEFEQ, Monographies n° 176, p. 245.
- [R] Kammerer, Albert, *La mer Rouge, l'Abyssinie et l'Arabie au XVI^e et XVII^e siècles et la Cartographie des portulans du monde oriental. Etude d'histoire et de géographie historique. Tome III. Première partie*, Le Caire : Société Royale de Géographie d'Égypte, 1947, pl. pl. CLXXIII. [Mappemonde de Pierre Descelliers, 1550, école dieppoise]. Analyses des toponymes.
- [S] Aymonier, E., « Identification des noms de... », *op.cit.*, p. 44.

BIBLIOGRAPHIE SÉLECTIVE

I. CARTOGRAPHIE ET ÉTUDES TOPONYMIQUES

- Aymonier, Etienne, « Identification des noms de lieux portés sur les cartes publiées par M. Marcel dans le *Siam ancien* de M. Fournereau », *Bulletin de géographie historique et descriptive*, 1905, pp. 43-44.
- Bachelet, Pierre-Emmanuel, « Cartographies croisées du Campā moderne : un royaume d'Asie du Sud-Est au cœur de la première mondialisation des savoirs géographiques », *Péninsule* n° 74, 2017, pp. 31-82.
- Brotton, Jerry, *Trading Territories. Mapping the Early Modern World*, Ithaca, Cornell University Press, 2020, 284 p.
- Durand, Frédéric, « La cartographie de l'Asie du Sud-Est du XV^e au XVII^e siècle », *Péninsule* n° 54, 2007, pp. 27-56.

Hofmann, Catherine ; Richard Hélène & Emmanuelle Vagnon (sous la direction de), *L'âge d'or des cartes marines. Quand l'Europe découvrait le monde*, Paris, BNF éditeur, 2014, 256 p.

Kammerer, Albert, *La mer Rouge, l'Abyssinie et l'Arabie depuis l'Antiquité. Essai d'histoire et de géographie historique. Tome II. Les guerres du poivre. Les Portugais dans l'Océan Indien et la mer Rouge au XVI^e siècle*, Le Caire : Société Royale de Géographie d'Égypte, 1935, 262 p. : CIX pl. en n. et en coul., 57 fig.

IDEM, *La mer Rouge, l'Abyssinie et l'Arabie aux XVI^e et XVII^e siècles et la Cartographie des portulans du monde oriental. Etude d'histoire et de géographie historique. Tome II. Les guerres du Poivre. Deuxième partie.*, Le Caire : Société Royale de Géographie d'Égypte, 1935, p. 263-555 p. : CLXIX pl. en n. et en coul., 95 fig.

Lévy, Paul, « Identifications et commentaires », *Péninsule*, n° 13, 1986, pp. 49-104. [n° spécial : « À propos du *Journal de voyage au Laos* de G. van Wuysthoff et de ses assistants »].

Lewitz Saveros, « La toponymie khmère », *Bulletin de l'École française d'Extrême-Orient*, Tome 53, 1967, pp. 375-451.

Mollat du Jourdin, Michel et La Roncière, Monique de, *Les portulans, cartes marines du XIII au XVII^e siècles*, Fribourg, Office du Livre, 1984, 295 p.

Parry, David E, *The Cartography of the East Indian Islands: Insulae Indiae Orientalis*, Londres, Countrywide Editions, 2005, 241 p.

Pelletier, Monique (éd.), *Géographie du Monde au Moyen Âge et à la Renaissance*, Paris, Editions du Comité des Travaux Historiques et Scientifiques, Paris, 1989, 236 p.

Piat, Martine, « Note sur la première apparition du Cambodge dans la cartographie européenne », *Bulletin de la Société des Études Indochinoises*, N.S., T. 48, n° 1, 1973, pp. 119–120.

Woodward, David & Harley, John Brian (eds.), *History of cartography*, Chicago, Londres, University of Chicago Press, vol. 1, « Cartography in Prehistoric, Ancient, and Medieval Europe and the Mediterranean », 1987, 622 p., vol. 2, book 1, « Cartography in the Traditional Islamic and South Asian Societies », 1992, 604 p., vol. 2, book 2, « Cartography in the Traditional East and Southeast Asian Societies », 1994, 998 p.

Woodward, David & Lewis, Malcom G. (eds.), *History of cartography*, Chicago, Londres, University of Chicago Press, vol. 2, book 3, « Cartography in the traditional African, American, Arctic, Australian, and Pacific Societies », 1998, 500 p.

Woodward, David (ed.), *History of cartography*, Chicago, Londres, University of Chicago Press, vol. 3, part 1 & 2, « Cartography in the European Renaissance », 2007, 2 252 p.

ÉTUDES HISTORIQUES

Chandler, David P., *Cambodia before the French, politics in a tributary kingdom, 1794-1848*, University of Michigan, Ph. D., 1973, 212 p.

Groslier, Bernard Philippe, *Angkor et le Cambodge au XVI^e siècle d'après les sources portugaises et espagnoles*, Paris, Presses universitaires de France – Annales du musée Guimet, 1958, 194 p.

Khin, Sok, *Le Cambodge entre le Siam et le Viêt Nam (de 1775 à 1860)*, Paris, EFEO (Textes et documents sur l'Indochine XVIII), 1991, 356 p.

Lejosne, Jean-Claude, *Le journal de voyage de Gerrit van Wuysthoff et de ses assistants au Laos (1641-1642)*, Paris, Association péninsule, 1993, 234 p.

Mak, Phoeun, *Histoire du Cambodge de la fin du XVI^e siècle au début du XVIII^e siècle*, Paris, PEFEK, Monographies n° 176, 497p., 2 cartes.

Mikaelian, Grégory, *La royauté d'Oudong. Réformes institutionnelles et crise du pouvoir dans le royaume khmer du XVII^e siècle*, Paris, Presses Universitaires de la Sorbonne (PUPS), juillet 2009, 374 p.

IDEM, « Le Slach voor Ponumping (1644), première représentation cartographique de la cité de Phnom Penh », *Bulletin de l'AEFEK* n°21, mars 2016.

SYNTHÈSE

Manguin, Pierre-Yves, *Les Portugais sur les côtes du Viêt-nam et du Campâ. Étude sur les routes maritimes et les relations commerciales, d'après les sources portugaises*, EFEO (PEFEO 81), Paris, 1972, 215 p.

Népote, Jacques, « Géopolitique de la basse vallée du Mékong et aléas de la perception occidentale », *Péninsule*, n° 51, 2005, pp. 21-51.

IDEM, Jacques, « Les Portugais, le Cambodge et la vallée du Mékong au XVI^e siècle, logique d'une découverte », *Péninsule*, n° 54, 2007, pp. 7-26.

Thomaz, Luís Filipe, « The image of the Archipelago in Portuguese cartography of the 16th and early 17th centuries », *Archipel*, n°49, 1995, pp. 79-124.

IDEM, « L'invention de l'océan Indien », *Topoi*, supplément 15, 2017, pp. 257-306.